

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 28 : La réforme en Allemagne  
Martin Luther (1483-1546) – Partie 2

Prêché mercredi le 29 juillet 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples

(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 28 : La réforme en Allemagne – Martin Luther (1483-1546) – partie 2

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)

Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

Dans la leçon précédente, nous avons examiné comment Martin Luther fut providentiellement amené à l'immense tâche qui l'attendait : sa préparation à la Réforme. Nous allons aujourd'hui survoler la lutte elle-même.

### **I) LA LUTTE DE MARTIN LUTHER**

En août 1520 Luther lança son célèbre *Appel à Sa Majesté Impériale et à la Noblesse chrétienne de l'Empire allemand, concernant la Réforme de la Chrétienté*, « Vigoureux coup de clairon qui sonna l'attaque contre Rome », comme le disait un de ses amis.

Quelques extraits de ce document montreront comme il savait s'appuyer sur la Bible pour défendre ses opinions : « On prétend que le pape et le clergé constituent l'ordre ecclésiastique ou spirituel. Or nous lisons en 1 Pierre 2:9. « Vous, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu, vous êtes... une *sacrificature*

*royale* »... Le pape se fait passer pour le vicaire de Jésus Christ et le prince de ce monde : or Jésus Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36)...

Le pape prétend à la succession légale de l'empereur ; est-ce du Seigneur qu'il tient ce droit ? Du Seigneur qui a dit : « Les rois des nations les dominent ; ... mais il n'en sera pas ainsi de vous » (Luc 22:25-26) ... Le pape prétend encore à Naples, à la Sicile ; il soutiendra ses prétentions par le fer et le feu, dit-il.

Mais, écrit l'apôtre Paul, « nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie » (2 Tim. 2:4). Le pape, lui, s'en embarrasse plus que tous les autres souverains. Mettons lui donc en main la Bible et qu'il y apprenne à vivre en paix et à prier pour les autorités, « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille » (1 Tim. 2:2)...

Satan a persuadé au clergé que c'était chose honorable que de ne pas se marier (voir 1 Tim. 4:1-3). Or nous voyons nombre de prêtres et de prélats chargés de famille, sans avoir contracté les liens du mariage. « Que le surveillant (ou évêque) soit... mari d'une seule femme » (1 Tim. 3:2). De là des désordres sans nom... ». En peu de jours 4000 exemplaires de cet *Appel* se vendirent, fait sans précédent dans les annales de l'imprimerie.

Pour mieux préciser ses arguments, Luther publia peu après un ouvrage en latin, destiné aux gens d'Église, intitulé : *De la captivité de Babylone et de l'Église*, où il traite la question des sacrements, puis un petit livre : *De la liberté chrétienne*, dédié à Léon X, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume par la richesse des images, la simplicité du style, la profondeur des pensées, la note purement évangélique.

Il développe l'idée que le chrétien est la plus libre des créatures parce qu'il est affranchi du péché et de la loi, mais que, par reconnaissance et par amour, il obéit volontairement à Dieu et se soumet à ses frères. Le livre s'ouvre sur une épître dédicatoire au pape, respectueuse pour la personne du pontife, mais sans ménagements pour la cour de Rome : « Tu es, ô Léon, comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel dans la fosse aux lions ».

Malgré sa prétendue victoire, le docteur Eck supportait avec peine de voir grandir l'influence et la popularité de Luther. Mais plus l'infortuné défenseur des catholiques s'agitait contre son rival, plus il perdait de terrain ; ses clameurs n'avaient pas plus de succès que ses arguments, bien que tous les membres du clergé, tant séculier que régulier, en répétassent les échos.

On le honnit dans des satires cinglantes et il se vit abandonné de toute l'Allemagne bien-pensante. N'y tenant plus, il partit pour Rome où il entreprit auprès du Saint Siège une campagne persistante de diffamation contre son antagoniste. Le pape hésitait à agir, les cardinaux aussi. Ne connaissant Luther que de nom, ils se berçaient de l'espoir de le ramener à leur point de vue.

Mais Eck ne voulait pas entendre parler de compromis : donnant libre cours à son ressentiment, il criait vengeance ; des moines firent chorus avec lui et, encouragé de la sorte, il harcela le pape, discutant avec lui des heures durant et ne laissant pas une pierre sans la retourner. Il stimula la cour pontificale, les couvents, le peuple, l'Église, et finit par l'emporter.

Léon X céda : la perte du réformateur fut ainsi décidée. Sans tarder le Sacré Collège publia une bulle, passant condamnation sur toutes ses doctrines, lui accordant un délai de soixante jours pour se rétracter ; après quoi, s'il n'avait pas cédé, lui et tous ses adhérents seraient excommuniés. Au surplus, Luther recevait l'ordre de comparaître devant le pape à Rome.

À vue humaine, la cause de la réforme risquait fort d'être définitivement perdue. L'autorité pontificale jouissait encore d'un crédit immense malgré les attaques dirigées contre elle. Aux yeux du grand nombre, ces assauts répétés la fortifiaient même. Elle représentait tout un long passé, une antique tradition qu'on ne saurait jeter à terre brutalement, sans motifs dûment reconnus et démontrés.

Soutenir Luther, c'était se prononcer contre l'Église, et les moyens dont celle-ci usait à l'égard des réfractaires étaient propres à faire réfléchir sérieusement les âmes timorées. On l'a déjà vu : Luther était de ceux que le danger anime et stimule. La gravité même des circonstances lui inspirait une ardeur dont il semblait incapable dans la vie ordinaire. Non qu'il ne passât pas par des luttes intérieures ; peu d'hommes ont dû comprendre comme lui

la portée de ces mots de 2 Cor. 12:9-10: « Le Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité... C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort ». Et comme il savait mettre sa confiance dans le Seigneur, il recevait de lui une sagesse merveilleuse qui lui permit de parer aux coups les plus violents.

Or la plupart des mesures prévues dans la bulle devaient rester sans effet tant qu'il ne se trouverait pas en Allemagne un magistrat civil prêt à les faire exécuter. Même les princes les plus catholiques éprouvaient une jalousie intense, dès qu'une autorité extérieure s'avisait d'empiéter sur leurs droits.

Le pape avait-il compétence pour faire confisquer et brûler les écrits du réformateur ? Pouvait-il exiger qu'on se saisît de sa personne ? À qui incombait le devoir de l'appréhender ? Enfin, les lois germaniques interdisaient de condamner le délinquant, avant qu'il eût été interrogé. On rapporte ce mot d'un noble allemand : « Depuis quatre siècles, voici le premier chrétien qui ose tenir tête au pape, et celui-ci prétend le mettre à mort ! »

Fort de son droit, le réformateur comprit qu'il ne devait pas se taire, mais qu'il fallait agir. Le 17 novembre 1520, en présence d'un notaire et de cinq témoins, il signa une protestation solennelle contre l'autorité pontificale, déclarant qu'il en appelait du pape à un concile général de l'Église. Cette pièce se répandit rapidement à travers toute l'Allemagne et même dans la plupart des pays de l'Europe.

Trois semaines plus tard, devant une des portes de Wittemberg, en présence d'un grand nombre de professeurs et d'étudiants, Luther mit le feu à un immense bûcher sur lequel il brûla la bulle du pape, ainsi qu'une quantité de volumes, contenant des lois et des décrets, émis par le Saint Siège pour affirmer sa suprématie. Par cet acte public Luther rompait irrévocablement avec l'Église romaine, acceptait l'excommunication prononcée contre lui et déclarait ouvertement la guerre au Saint Siège.

Léon X se trouvait dans le plus grand embarras. Jamais encore on n'avait vu un cas pareil, celui d'un homme, et encore un moine, qui résistait au chef

suprême de l'Église. Un des plus grands érudits d'Italie en matière de droit canonique, Aléandre, fut dépêché en Allemagne en qualité de nonce, avec mission de plaider, devant les princes, en faveur des prérogatives, considérées comme imprescriptibles, de la papauté.

Il intervint énergiquement auprès de Frédéric, électeur de Saxe, dont il connaissait la bienveillance à l'égard de Luther : « Au nom du Saint-Père », lui dit-il, « je requiers de vous que vous fassiez brûler les écrits de cet hérétique, puis que vous lui infligiez à lui-même le châtiment qu'il mérite, ou bien que vous le livriez prisonnier au Saint Siège ».

L'électeur donna une réponse évasive, bien décidé au surplus à faire prévaloir le principe que le pape devait céder le pas à la justice civile. L'idée lui vint de prendre l'avis d'Érasme, une des gloires de l'Allemagne, et dont le nom suffisait à donner un grand poids à ses paroles. Il opina en ces termes : « Toutes ces dissensions proviennent de la haine que manifestent les moines pour la connaissance et de leur crainte de voir supprimer la tyrannie qu'ils exercent sur les esprits.

Quelles armes emploient-ils contre Luther ? Intrigues, malveillance, calomnies. Plus on est vertueux, plus on s'attache aux doctrines évangéliques, et moins on trouve à critiquer dans la conduite de Luther. La sévérité de la bulle a soulevé l'indignation de tous les gens de bien, car ils n'y trouvent rien de cette douceur qui conviendrait à celui qui s'intitule le vicaire de Jésus Christ. Le monde a soif de vérité ; gardons-nous de nous opposer à ce saint désir. Que toute la question soit soumise à des juges impartiaux et compétents ; il n'y a pas d'autre marche à suivre ; elle s'impose à la dignité du pape lui-même ».

Pendant ce temps il se produisait en Allemagne un événement de toute importance. L'empereur Maximilien venait de mourir et, comme la couronne était élective, trois candidats se présentèrent pour briguer cette dignité. L'un d'eux, Henri VIII d'Angleterre, se récusa bientôt, mais il restait en présence François Ier, roi de France, et Charles Ier, roi d'Espagne, tous deux puissants et ambitieux, tous deux adversaires déclarés de la Réforme.

Après certaines hésitations, les électeurs, craignant de voir un étranger occuper le trône impérial, y appelèrent Charles d'Espagne, par sa mère petit-

fils de Maximilien. Connu sous le nom de Charles Quint (le cinquième du nom en Allemagne), sa rivalité avec François Ier, qui ne pouvait admettre de se voir privé de la couronne germanique, constitue l'un des événements capitaux de l'histoire de l'Europe.

Très jeune encore, le nouvel empereur avait contracté des habitudes graves et réfléchies. Sans éclat extérieur, mais avide d'instruction, il déploya une activité infatigable. Il fut, il est vrai, dissimulé, astucieux, mais brave à la guerre et ferme dans l'adversité. Une des premières pensées qui le préoccupèrent, ce fut de prendre des mesures propres à calmer ce vaste mouvement religieux, dont il ne comprenait pas clairement la portée, et qui l'effrayait.

Connaissant à peine les Allemands — il parlait mal leur langue, — manquant d'expérience politique, mais désireux de faire régner la paix dans ses États, Charles-Quint penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. En bon catholique, il aurait souhaité complaire au Saint Siège, mais son intelligence avisée lui fit comprendre la nécessité urgente de défendre l'autorité temporelle, faute de quoi il se serait aliéné peut-être tous les princes allemands et son crédit en aurait été très gravement compromis.

Vraisemblablement l'avis d'Érasme lui vint en aide. Il résolut donc de convoquer la Diète d'Empire, réunion des représentants de tous les États allemands, qui siégeait habituellement à Augsbourg ; mais comme la peste sévissait dans cette ville, l'assemblée se transporta à Worms dans le Palatinat.

Animé d'un sincère sentiment de justice, qui ne veut pas que l'on condamne le coupable sans l'avoir entendu, Charles-Quint désirait faire appeler Luther, mais les agents du pape s'y opposaient ; ils redoutaient la hardiesse avec laquelle sans doute le réformateur leur tiendrait tête. Du reste trois jours avant la Diète, la bulle d'excommunication ayant été lancée contre Luther, ses ennemis déclaraient qu'il était interdit d'avoir affaire avec un excommunié. Charles fut, un instant, sur le point de céder ; mais l'espoir de terminer tous ces débats l'emporta. Luther reçut mandat de comparaître ; ses adversaires durent en prendre leur parti.

On le voit : l'agitation régnait en Allemagne : inquiétude dans les sphères politiques, intrigues au sein du clergé, appréhension parmi les protestants, sans cesse sur le qui-vive. Luther seul demeurait calme ; rien ne troublait son admirable sérénité, effet de la puissante grâce de Dieu à son égard, car un caractère comme le sien aurait pu se laisser aller à l'angoisse la plus naturelle.

« C'est le Seigneur », disait-il, « qui a provoqué tous ces événements et il les mènera à bonne fin, même si je dois subir l'exil ou la mort. Il est à mes côtés. Celui qui demeure en nous est plus puissant que ceux qui prétendent diriger le monde ». C'est alors qu'il écrivit ses méditations sur le cantique de Marie (Luc 1:46-55) en l'appliquant à son propre cas. « Ce puissant, dit Marie. Quelle hardiesse d'expression chez cette jeune vierge !

D'un seul mot elle taxe tous les forts de faiblesse, tous les puissants d'impuissance, tous les sages de folie, tous ceux dont le nom est grand parmi les hommes, d'infamie. Elle abat dans la poussière la force, la science humaine, la gloire ; elle les ramène aux pieds de Dieu seul.

Son bras, dit-elle encore, indiquant par là la puissance par laquelle il agit lui-même, sans l'aide d'aucune de ses créatures, cette puissance mystérieuse qui opère dans le secret et dans le silence jusqu'à ce qu'elle ait accompli son bon plaisir. La destruction approche sans que rien ne l'annonce ; la délivrance survient au moment où nul ne s'y attendait.

Il laisse les siens en proie à l'oppression et à la détresse, si bien que chacun se dit en lui-même : Il n'y a plus d'espoir pour eux ! Mais même alors, il est le plus puissant de tous ; la force de Dieu commence à l'endroit où celle de l'homme prend fin. Que la foi s'attende à lui ! ... D'autres fois il permet que ses adversaires se vantent de leur pompe et de leur vaine gloire. Il leur retire le soutien de sa force et les laisse se glorifier de la leur.

Il les prive de l'appui de sa sagesse éternelle ; ils s'enflent de celle qu'ils croient posséder, mais elle ne dure qu'un jour. Au moment où leur entourage en est ébloui, le bras de Dieu se lève et tout l'édifice qu'ils ont construit s'écroule, telle une bulle qui s'évanouit » (\*).

*(\*) Si l'on s'est étendu, plus qu'on ne le fait communément dans les biographies de Luther, sur ces préliminaires de sa comparution à Worms, c'est pour faire ressortir à la fois la situation extrêmement grave et dangereuse, à vues humaines, dans laquelle il se trouvait, mais aussi l'intervention merveilleuse de la grâce de Dieu envers lui dans ces circonstances critiques. On se contente trop généralement de noter brièvement : « Excommunié par le pape, mais cité par Charles-Quint à se présenter devant la Diète, Luther partit aussitôt pour Worms ». Cette façon simpliste de résumer les faits en ne les situant pas dans leur cadre constitue une véritable trahison historique. Cette période de la vie de Luther est la plus décisive.*

Le cadre de ce petit livre ne permet pas d'entrer dans le détail des discussions qui eurent lieu au sein de la diète pendant les premières semaines de la session. Aléandre y parla longuement dans le sens que l'on devine, insistant auprès de l'empereur pour qu'il ne reculât pas devant la mission que l'Église lui confiait, à savoir l'extirpation de l'hérésie et des hérétiques sans pitié aucune.

Chose étrange, il trouva un contradicteur encore plus éloquent que lui en la personne du duc Georges de Saxe qui, on l'a vu, professait une hostilité catégorique vis-à-vis des doctrines réformées, mais estimait que leur existence même démontrait à quel point la responsabilité de l'Église était engagée. À son instigation, on élut un comité pour étudier la question ; au bout de peu de jours il fit rapport et présenta une liste de 101 plaintes à l'adresse du catholicisme.

La situation de Luther n'était pas réglée pour tout cela. Mais, de toute évidence, elle n'avait rien à faire avec ces doléances : l'étude de ce document demanderait un temps très long et il en faudrait bien davantage pour trouver une solution. Avec tout cela on n'aboutirait à rien du tout tant que la paix religieuse ne régnerait pas en Allemagne et celle-ci ne pouvait s'établir tant que Luther persisterait dans son activité.

Or il avait pour lui des partisans toujours plus nombreux, parmi eux des hommes de la plus haute autorité. Qu'on le voulût ou non, on ne pouvait l'ignorer ; il exerçait une influence indéniable, puissante, salutaire aussi, il fallait l'avouer. Le vulgaire bon sens, comme la justice la plus élémentaire, exigeaient qu'on l'entendît tout au moins, quitte à voir ensuite quel parti prendre.



Sans le vouloir, sans le savoir probablement, Charles Quint se serait rangé à l'avis de Gamaliel : « Si ce dessein ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire » (Actes 5:38). Ce n'est donc qu'après de longues hésitations qu'il résolut de citer Luther à comparaître devant lui à Worms.

Ainsi s'accomplissaient les voies de Dieu. Il voulait que cette lumière, qu'il avait allumée à la face du monde, brillât sur une montagne ; tous y concouraient, à leur insu, empereur, rois et princes. C'est peu de chose pour lui que d'élever l'homme le plus infime aux plus hautes dignités.

Un acte de sa puissance suffit pour conduire dans le palais impérial l'humble fils d'un simple mineur. Devant lui il n'y a plus de grands et de petits : Charles-Quint et Luther sont sur un pied d'absolue égalité. Mais quel chemin parcouru par le moine saxon depuis le 31 octobre 1517 jusqu'aux premiers jours de 1521 !

Muni d'un sauf-conduit, Luther fit en hâte ses préparatifs, la validité de cette pièce étant strictement limitée. Il gardait un calme imperturbable au milieu de ses amis, frappés d'épouvante : le souvenir de la trahison commise à l'égard de Jean Huss, les hantait et ils savaient Aléandre et sa séquelle capables de toutes les forfaitures.

En vain ils épuisèrent les arguments qu'ils croyaient propres à retenir Luther ; comme il l'écrivit plusieurs années plus tard, même s'il y avait eu à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, il se serait néanmoins jeté avec joie parmi eux. Il connaissait l'inanité absolue de tout secours humain ; le Seigneur l'avait conduit jusque-là et ne l'abandonnerait pas : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31).

À ses partisans haut placés, comme l'électeur de Saxe, il recommandait vivement de ne pas intervenir en sa faveur ; il ne voulait pas rendre son témoignage au péril d'autrui. Il refusait surtout n'importe quelle démarche auprès de Charles Quint, auquel chacun devait obéissance, autorité établie de Dieu et dont seul Dieu pouvait entraver les desseins.

Précédé d'un héraut impérial, Luther quitta Wittemberg le 2 avril 1521. Voyage triomphal ; les foules se pressaient sur le passage de l'homme qui

allait se présenter, tout seul, devant l'empereur. À Erfurt, où il se trouva un dimanche, il prêcha sur Jean 20:19-20. Le valeureux chevalier, Ulrich von Hütten, aurait voulu le saluer à Worms. Empêché de réaliser son désir, il adressa au réformateur ce message pour le moment de son arrivée : « Que l'Éternel te réponde au jour de la détresse ! Que le nom du Dieu de Jacob te protège ! Que du sanctuaire il envoie ton secours, et que de Sion il te soutienne ! ... Qu'il te donne selon ton cœur, et qu'il accomplisse tous tes conseils ! » (Ps. 20:1, 2, 4).

Plongés dans la consternation, les membres de la Diète, jusqu'au dernier moment, avaient espéré que Luther renoncerait à venir : c'eût été un soulagement pour ses amis, et ses adversaires s'en seraient félicités, puisque, en refusant de comparaître, Luther aurait mis les torts de son côté. Ils n'hésitèrent même pas à proposer à Charles d'agir comme l'avait fait Sigismond vis-à-vis de Jean Huss, du moment, osaient-ils affirmer, qu'il n'y a aucune obligation à tenir la parole donnée à un hérétique. Mais Charles refusa catégoriquement d'entrer dans ces vues.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, Luther ne trouva guère de repos. Une angoisse terrible l'étreignait et il passa des heures à supplier le Seigneur de lui venir en aide. Sa requête fut exaucée : il recouvra le calme et, sans émotion apparente, il partit avec le maréchal d'empire, venu pour le chercher à quatre heures de l'après-midi. C'était le 17 avril 1521.

Jamais encore homme n'avait comparu devant une si auguste assemblée. Elle comptait environ deux cents membres, tous revêtus des plus hautes dignités de l'empire. Charles-Quint était là en personne, le puissant souverain dont la suprématie s'étendait sur les deux hémisphères, à ses côtés son frère, six des sept électeurs impériaux, puis une foule de nobles, des représentants du clergé, parmi eux de fougueux adversaires de la Réforme, tel le fameux duc d'Albe qui allait se faire un nom à jamais abhorré en massacrant sans pitié les enfants de Dieu dans les Pays-Bas.

En entrant dans la salle, Luther reçut deux paroles d'encouragement : Matt. 10:18-20, 28. Les gardes qui l'escortaient le firent avancer et il se trouva face à face avec l'empereur. Sur une table étaient entassés des livres, vrais corps du délit : c'étaient les écrits du réformateur.

Après quelques instants d'un profond silence, sur un signe de Charles, Jean Eck, chancelier de l'archevêque de Trèves (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui figurait à la dispute de Leipzig), se leva et dit : « Martin Luther, Sa Majesté Impériale t'a sommé de comparaître ici pour répondre à ces deux questions : Te reconnais-tu pour l'auteur de ces livres ? Veux-tu les rétracter, oui ou non ? »

On fit lecture des titres, puis Luther répondit : « Sa Majesté Impériale me demande deux choses. Sur le premier point je déclare reconnaître ces volumes comme ayant été écrits par moi-même ; je ne saurais le nier. Quant au second point, c'est une question qui concerne le domaine de la foi et du salut des âmes. Elle a trait aussi à la Parole de Dieu, le trésor le plus grand et le plus précieux qui existe ; j'agiserais en téméraire si je répondais sans avoir mûrement pesé mes paroles.

Je risquerais de dire moins que ne l'exigent les circonstances ou plus que ne le veut la stricte vérité. Ainsi je pécherais contre cette assertion du Seigneur : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 10:33). Je supplie donc très humblement sa Majesté Impériale de m'accorder du temps, afin que je puisse répondre sans enfreindre la Parole de Dieu ».

Après une brève délibération, la Diète accorda à Luther sa demande, à condition qu'il répondit oralement et non par écrit. Il regagna donc son hôtellerie, où il se vit bientôt assailli par des visiteurs qui lui parlèrent en sens divers, les uns pour l'engager à tenir ferme, les autres pour l'effrayer et l'induire à céder. À peine eut-il le temps de jeter quelques notes sur le papier et, après une nuit consacrée presque entière à la prière, il dut se préparer à comparaître de nouveau.

Ce jeudi 18 avril 1521 fut, comme on l'a dit, « l'un des jours les plus mémorables de l'histoire du témoignage de Dieu sur la terre ». Luther dut attendre deux heures à la porte de la salle des délibérations. Il était passé six heures quand il y fut admis. Il faisait nuit ; on avait allumé des flambeaux : c'est à leur lueur rougeâtre et vacillante qu'il parut devant l'assemblée, plus nombreuse et plus agitée que la veille. Tous les témoins s'accordent pour relever son maintien paisible et assuré, quoique modeste et respectueux.

Son discours, prononcé en latin d'abord, puis en allemand, d'une voix haute et ferme, fut ce qu'il devait être, humble, déférent, mais net et solide, démontrant la puissance de la promesse faite par le Seigneur en Matt. 10:19-20 (voir aussi Marc 13:11 ; Luc 12:11) : « Quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez ni de ce que vous direz ; ... car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous ». En voici les principaux passages :

« Je reconnais les livres qu'on me présente comme étant de ma plume. Ils ne sont pas tous de la même nature. Les uns traitent de la foi et des œuvres, sans aucune polémique. Mes adversaires même en reconnaissent l'utilité ; ils conviennent qu'ils méritent d'être lus par des chrétiens. La bulle du pape, malgré sa virulence, me l'accorde. Pourquoi donc rétracterais-je ces écrits ? Serais-je donc le seul au monde à rétracter des vérités admises par la voix unanime de mes amis et de mes ennemis, le seul à faire opposition à des vérités que le monde entier se fait gloire de confesser ?

« D'autres de mes livres attaquent le papisme et ses partisans, leurs fausses doctrines, leur vie scandaleuse. Ces plaintes ne sont-elles pas celles de tous les gens pieux et craignant Dieu ? Peut-on nier que le pape n'ait, par ses lois, ses théories humaines, enchaîné, torturé les consciences des fidèles, de la manière la plus déplorable ? Peut-on nier qu'avec une incroyable tyrannie il n'ait épuisé et englouti jusqu'à ce jour les trésors des peuples, et particulièrement ceux de cette grande et illustre nation ? Et je rétracterais mes paroles ? Jamais !

« Reste une troisième catégorie d'écrits : ceux que j'ai publiés contre quelques particuliers, avocats de la tyrannie romaine. Bien que mes attaques aient été parfois trop vives, et j'en conviens sans peine, je ne les rétracterai point, de peur d'encourager les abus d'un pouvoir oppresseur. Je suis homme, et non pas Dieu. Je ne saurais mieux me défendre qu'en répétant les paroles du Seigneur Jésus, mon divin Maître : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal » (Jean 18:23). Combien plus moi, qui ne suis que cendre et poussière et si porté à l'erreur, combien plus dois-je souhaiter que l'on critique mes idées !

« Mais j'ajoute que j'éprouve de la joie à voir la Parole de Dieu provoquer aujourd'hui, comme elle le fit autrefois, une telle agitation. C'est là son

caractère spécifique ; c'est sa destinée. Le Seigneur Jésus lui-même a dit : « Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre ? Non, vous dis-je ; mais plutôt la division » (Luc 12:51 ; Matt. 10:34). Prenons donc garde qu'à force de chercher à enrayer la discorde, nous ne nous rendions coupables d'opposition à la sainte Parole de Dieu.

Je pourrais lui emprunter des exemples qui vous prouveraient que des pharaons, que des rois de Babylone ou d'autres d'Israël ne contribuèrent jamais plus directement à leur ruine que le jour où ils cherchèrent à consolider leur autorité par des mesures en apparence d'une sagesse extrême, mais en opposition à la volonté divine.

« Dieu... transporte les montagnes, et elles ne savent pas qu'il les renverse dans sa colère » (Job 9:5). Ne supposez pas du reste que je prétende imposer mes lumières si faibles à cette auguste assemblée ; je ne fais que m'acquitter de ce que je sens être mon devoir de sujet allemand à l'égard de sa Haute et Puissante Majesté Impériale ».

Tous les assistants étaient suspendus à cette bouche éloquente d'où jaillissaient d'aussi écrasantes vérités. Le chancelier de Trèves, en apparence insensible, prit la parole de la part de l'empereur et dit avec rudesse : « Tu n'as pas répondu à la question. Veux-tu rétracter, oui ou non ?

Puisque », répondit Luther, « votre Majesté Impériale et vos Altesses Sérénissimes exigent de moi une réponse simple, claire et catégorique, la voici. Je ne puis soumettre ma foi à l'autorité du pape, pas plus qu'à celle des conciles. Il est en effet clair comme le jour qu'ils sont souvent tombés dans l'erreur et se sont même contredits ouvertement. Tant qu'on ne m'aura pas prouvé par les Saintes Écritures ou par des arguments irréfutables que j'ai mal compris les passages que j'invoque, lié par la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter. Me voici. Je ne peux autrement. Que Dieu me soit en aide ! »

L'empereur, en se levant, mit fin à l'audience.

Le lendemain Charles Quint fit lire à la Diète une pièce écrite de sa propre main, dans laquelle il formulait à l'adresse de Luther des menaces directes. Grandes furent de nouveau les inquiétudes des partisans du réformateur,

mais le Seigneur ne relâcha point la protection dont il l'entourait et lui suscita de fervents défenseurs, même parmi les tenants du catholicisme qui exigeaient le respect de la parole donnée et n'admettaient pas non plus que l'empereur se permît un langage pareil, sans avoir consulté la Diète.

Cédant enfin aux instances de son entourage, Charles Quint consentit à un sursis de trois jours, pendant lesquels ceux qui le voulaient auraient la liberté de s'entretenir avec Luther, afin de tâcher de l'amener à d'autres sentiments. Ce fut peine perdue. Une dernière comparution devant la Haute Assemblée eut lieu le 24 avril ; le réformateur demeura inébranlable. Son sauf-conduit expirait le lendemain. Charles Quint le prorogea de trois semaines, lui enjoignant de rentrer chez lui sans troubler la paix publique ni en parole, ni par ses écrits.

Luther se hâta donc de quitter Worms, sans oublier toutefois le respect qu'il devait à l'empereur en tant que le souverain duquel il dépendait. Deux jours après son départ il lui adressa une lettre pleine de déférence, dans laquelle on lisait entre autres ces lignes : « Dieu, qui scrute les cœurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à Votre Majesté soit par ma vie, soit par ma mort... Dans les choses temporelles qui n'ont rien à faire avec les biens éternels, nous nous devons une mutuelle confiance, mais en ce qui concerne la Parole divine et les réalités invisibles, Dieu ne permet pas que nous nous soumettions aux hommes ; il veut que nous dépendions de lui seul. Celui qui se confie aux hommes pour son salut éternel donne à la créature la gloire qui appartient au seul Créateur ».

Suivant la même route qu'il avait parcourue quelques semaines auparavant, le réformateur vit accourir auprès de lui une foule d'amis, heureux et reconnaissants de le revoir sain et sauf. C'est ainsi qu'il passa à Eisenbach, où il séjourna une nuit. Le lendemain soir, comme il traversait la forêt de Thuringe en compagnie de son frère et d'un de ses amis, il descendait un chemin creux, lorsque cinq cavaliers, masqués et armés de pied en cap, fondirent sur la petite troupe.

Trois d'entre eux se saisirent de Luther qu'ils avaient contraint de descendre de sa voiture ; ils lui enlevèrent sa soutane, jetèrent sur ses épaules un manteau de chevalier et le forcèrent de monter sur un cheval tout harnaché

qu'ils avaient amené. Ils renvoyèrent les compagnons du réformateur, puis se mirent en route, non sans faire faire à leurs montures mille détours, afin de dépister quiconque aurait songé à les poursuivre. Puis la cavalcade partit au galop. Il était presque minuit lorsqu'on atteignit le château de la Wartbourg.

Une main amie, celle de l'électeur Frédéric, avait pourvu à la sûreté de Luther. Sous le nom de chevalier Georges, il dut se résigner à cette captivité, imposée par une tendre sollicitude qui le mettait à l'abri des coups de ses ennemis ; ceux-ci, en effet, avaient ourdi un complot contre lui, qui ne visait à rien moins qu'un vulgaire assassinat.

Profitant de ces loisirs forcés, il se mit au travail. Son œuvre capitale à la Wartbourg fut la traduction du Nouveau Testament en langue allemande. Il poursuivit ce travail, une fois rentré dans la vie active ; c'est ainsi qu'au bout de quelques années, il put mettre la Bible entière entre les mains du peuple.

Il en existait déjà des versions partielles, mais aucune d'après les textes originaux ; elles manquaient donc d'exactitude et leur prix élevé empêchait beaucoup de personnes de les acquérir. On en était même venu à en proscrire l'emploi, tellement on redoutait l'influence de la vérité sur les esprits : « L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples... Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi » (Ps. 119:130, 98).

Ici de nouveau les desseins du Seigneur s'accomplissaient. Luther n'aurait pu mener à bout une entreprise de cette envergure s'il avait gardé ses fonctions de professeur à Wittemberg ; la préparation de ses cours, son énorme correspondance, les visites innombrables qu'il recevait, tout cela ne lui aurait laissé aucun loisir quelconque.

Pour l'Allemagne le moment était venu de substituer à l'enseignement subtil et desséchant de la scolastique, la vérité pure et simple, puisée aux sources du salut. Il n'y avait qu'un cri parmi les ouvriers du Seigneur : « La Bible, la Bible tout entière ! ». « Si seulement », écrivait alors Luther, « la Parole de Dieu existait dans toutes les langues qui se parlent dans ce monde ; si seulement elle se trouvait devant les yeux, dans les oreilles et surtout dans les cœurs de tous ! »

Aussitôt achevée la traduction du Nouveau Testament, on en poursuivit l'impression avec une activité sans pareille. On y employa trois presses qui livraient dix mille feuilles par jour. La première édition, tirée à trente mille exemplaires en deux volumes, parut à Wittemberg le 21 septembre 1523, sous ce simple titre : *Le Nouveau Testament en allemand, à Wittemberg.*

Dès le mois de décembre il en fallut une seconde édition. En 1533 il en avait paru 58. Au fur et à mesure qu'il avançait à la traduction de l'Ancien Testament, Luther le publiait en fascicules, afin de répondre à l'impatience des lecteurs et de le mettre plus facilement à la disposition des gens peu fortunés.

Cette diffusion prodigieuse des Saintes Écritures excita un dépit dans les milieux en contact intime avec l'Église romaine. Les prêtres, si souvent ignorants, s'alarmèrent à l'idée que de simples citoyens, et même des paysans, allaient se trouver à même de parler, en connaissance de cause, des enseignements du Seigneur.

Le clergé crut habile de jeter sur le marché une autre version de la Bible ; mais c'était celle de Luther, à part de très légères divergences. La lecture en était permise à chacun. L'Église ne se rendait pas compte que sa puissance chancelait partout où la Parole de Dieu prenait racine.

Si ardent était le désir général de connaître la Bible et de comprendre les vérités qu'elle contenait, que maintes fois des hommes pieux, connus pour les dons qu'ils possédaient, reçurent des invitations des citoyens d'une ville, les suppliant de venir s'y établir, afin d'instruire les ignorants. La plupart abandonnaient tout pour répondre à ces appels, se disant qu'ayant reçu librement, ils devaient donner librement aussi.

La disparition de Luther, sur laquelle on garda le secret le plus absolu, jeta la consternation dans le camp de ses ennemis, comme dans celui de ses amis ; ceux-ci se persuadaient qu'il était tombé victime d'un guet-apens, supposition très plausible, étant donné la rage des adversaires de l'Évangile.

Le grand artiste Albert Dürer écrivait : « Vit-il encore ? L'ont-ils assassiné ?... Ô Dieu, redonne-nous un homme pareil à cet homme qui, inspiré de ton Esprit, rassemble les débris de ta sainte Église et nous



enseigne à vivre comme des chrétiens ! ». Le nonce Aléandre soupçonna la vérité : « C'est le renard saxon qui l'a enlevé », écrivit-il à Rome. Mais les amis du réformateur ne tardèrent pas à être rassurés à son sujet et encouragés par des lettres qu'il leur fit tenir par un bienveillant intermédiaire, Spalatin, adressées de son « Patmos », car il ne devait pas indiquer le lieu de sa retraite, du « désert », « de la région des oiseaux qui chantent doucement dans les branches et louent Dieu de toutes leurs forces ».

Mais, tout en se livrant à un travail acharné, Luther souffrait cruellement de corps et d'âme. Sa santé, qui ne fut jamais très forte, avait subi de rudes atteintes au cours des dernières années. Moralement, les épreuves qu'il venait de traverser l'avaient ébranlé au point qu'il en avait perdu le sommeil. Enfin le manque d'activité physique contribuait à le miner.

De cuisants soucis aggravèrent son cas, causés par l'infiltration, dans le courant de la Réforme, d'éléments humains qui risquaient d'en fausser le caractère et de donner prise à la vigilance de l'Ennemi, toujours en éveil pour découvrir le défaut de la cuirasse. L'agitation religieuse et sociale de toute l'Allemagne, qui allait grandissant et dont les échos parvenaient jusque dans sa retraite, lui rendait l'inaction intolérable : « Je me suis retiré du combat, cédant aux conseils de mes amis, mais bien malgré moi et doutant que cet acte fût agréable à Dieu... J'aimerais mieux être couché sur des charbons ardents pour l'honneur de la Parole divine que de mourir ici en vivant à moitié ». Avec cela la timidité de ses protecteurs l'indignait.

Cette crise se comprend. Luther avait marqué la Réformation de l'empreinte de sa forte personnalité. Lui-même ne se faisait pas d'illusions sur ses nombreuses faiblesses ; on en a la preuve dans ses retours incessants à la direction du Seigneur pour lui-même et pour les autres, dans la place éminente qu'il conférait invariablement à la Parole de Dieu. Mais la masse de ses auditeurs, tout en prêtant une oreille attentive à ses exhortations, voyait l'homme avant tout. Lui disparu, ils perdraient la route à suivre. **Nombre d'entre eux ne possédaient pas cette foi personnelle qui compte sur le Seigneur, et sur lui seul.** Ils avaient encore bien des expériences douloureuses à faire.

Luther éprouvait le besoin de reprendre contact avec ses frères dans la foi. À la faveur d'un habile déguisement, il se rendit à Wittemberg, où il reçut

l'accueil qu'on devine. Son séjour ne dura que peu de temps. Il put néanmoins, après avoir appris nombre de choses dont le détail lui échappait, adresser des paroles d'encouragement, d'exhortation, de redressement. Bien renseigné désormais, il allait pouvoir, depuis la Wartbourg, mieux suivre le fil des événements.

Cette brève apparition de Luther ne suffit pas à calmer les éléments agités. Sans doute on n'avait pas tout à regretter dans le puissant mouvement qui se dessinait. Le reclus de la Wartbourg ne pouvait pas s'affliger d'apprendre que les couvents se vidaient, et, en tout premier lieu, celui des Augustins où il avait fait son noviciat, ni que la messe se célébrait de moins en moins.

Plusieurs moines s'étaient mariés, chose à laquelle Luther eut de la peine à consentir, estimant que les membres du clergé étaient tenus par leur vœu de célibat. Il finit pourtant par voir qu'il n'y avait là qu'une assertion de plus du mérite des œuvres humaines et que la gloire du Seigneur était en jeu d'après ce principe : « Tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (Rom. 14:23).

Mais ailleurs il y avait fort à blâmer. Luther condamnait tout ce qui n'était pas conviction sincère. Les procédés violents lui causaient un vif déplaisir. « Qu'on le sache », écrivit-il, « être pieux, accomplir beaucoup de grandes œuvres, mener une vie utile, honorable et vertueuse, c'est une chose. C'en est une tout autre que d'être chrétien. En toutes choses il faut suivre, par la foi, la volonté du Seigneur ».

Or plusieurs des amis les plus dévoués de Luther se laissèrent entraîner à des actes qu'il dut censurer sévèrement, Karlstadt fut le premier à célébrer la Cène sous les deux espèces, en toute simplicité, selon les instructions du Seigneur. Mais c'était un homme fougueux et turbulent, zélé, il est vrai, pour la vérité et prêt à se sacrifier pour elle, mais manquant de sagesse et de modération et toujours désireux d'attirer l'attention sur lui.

Ce n'est pas tout. À Zwickau en Saxe, des esprits égarés, dépassant toutes les bornes et dirigés par un nommé Thomas Munzer, prétendaient avoir reçu des révélations particulières, qu'ils mettaient au-dessus de la Parole de Dieu. « À quoi bon », disaient-ils, « s'attacher littéralement à la Bible ? On ne nous parle que de la Bible. Peut-elle nous prêcher ? Suffit-elle donc à nous

instruire ?

C'est l'Esprit seul qui nous éclaire ; par lui Dieu s'adresse à nous directement et nous enseigne ce que nous avons à dire et à faire ». Ils affirmaient que l'Église allait être purifiée de son impiété, que le baptême des enfants ne sert de rien ; que chacun doit se faire baptiser à nouveau (d'où leur nom de *anabaptistes*) ; que la Cène doit disparaître du culte ; qu'il faut, d'une manière générale, abolir toute cérémonie quelconque.

Sous leur inspiration, le peuple se mit à envahir les églises, à briser les autels et les statues ; on ouvrait les portes des couvents et l'on en faisait sortir les moines. Enfin l'on annonçait la venue prochaine d'un nouveau prophète, plus grand que Luther et qui provoquerait un bouleversement universel. Le bouillant Karlstadt embrassa ces hérésies ; il ne tarda pas à renoncer à sa chaire de professeur, sous le fallacieux prétexte que, dans le royaume de Dieu, il n'est nul besoin du savoir humain, et engagea ses étudiants à désertier les auditoires de l'université pour travailler la terre, puisqu'il est dit que l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front.

Lorsqu'il apprit ces nouvelles lamentables, Luther n'hésita pas. Sans en demander l'autorisation, il quitta la Wartbourg, où il avait séjourné dix mois, et rentra à Wittemberg ; il y trouva un accueil enthousiaste. Seul, en effet, il possédait l'autorité voulue pour réprimer le torrent dévastateur : l'électeur de Saxe manquait d'expérience dans les questions d'ordre spirituel, à tel point qu'il se demandait s'il fallait recourir à un compromis pour rétablir l'ordre, et Mélanchton, trop jeune, se montrait timide et embarrassé en présence de ces excès.

Pour justifier auprès de l'électeur son évasion intempestive, Luther lui écrivit : « Que Votre Altesse sache que je vais à Wittemberg sous une protection bien plus puissante que la sienne. Je n'ai nullement la pensée de solliciter votre secours ; je crois même que je protégerai Votre Altesse plus qu'elle ne me protégera... Il n'y a point d'épée qui puisse venir en aide à cette cause. Dieu seul doit tout faire, sans aide et sans concours humain. Celui donc qui croit le plus est celui qui protégera l'autre ».

À peine de retour, Luther exprima publiquement son sentiment sur les dangers que les illuminés faisaient courir à la vérité. Selon son habitude, il

réfuta leurs fausses doctrines en se basant sur l'Écriture seule et exposa l'opprobre que ces gens avaient jeté sur le nom du Seigneur. Sévère, sans compromission aucune, contre l'erreur, il se montrait en revanche disposé à ménager les individus ; il ne faut pas oublier qu'au 16<sup>e</sup> siècle on n'hésitait pas à appliquer les peines les plus rigoureuses, allant jusqu'à la mort, pour des crimes pareils à ceux que commettaient les anabaptistes. « Foi sans amour », disait Luther, « ce n'est qu'illusion. Quant à moi, je ne saurais contraindre personne ». Le Seigneur bénit les efforts de son vaillant serviteur. Au bout de peu de temps, la tourmente s'apaisa et les faux docteurs s'en furent porter leurs doctrines ailleurs.

### **APPLICATIONS**

- 1) Louons le Seigneur pour son contrôle des circonstances providentielles pour faire avancer sa cause : protection des princes allemands, appui du peuple, faiblesse des arguments des ennemis de la Réforme, temps d'arrêt dans l'action de Luther pour traduire la Bible en allemand, etc.
- 2) Observons aussi l'activité incessante de l'Ennemi pour stopper la Réforme : intrigues, excitation des esprits, complots d'assassinat, actes irréfléchis et abusifs du peuple, excès des anabaptistes, etc.
- 3) Voyons comment le Seigneur honore les serviteurs qui lui font pleinement confiance en tous temps et en toutes circonstances.

**QUE LE SEIGNEUR SOIT BÉNI, LOUÉ ET EXALTÉ À TOUT  
JAMAIS POUR SON ŒUVRE MAGNIFIQUE!**

**A M E N !**